

una des tragiques prophétesses de Macbeth, une vague menace de royauté et de malheur.

Vers le milieu du jour, le comte de Chalys, après avoir accompli jusqu'au bout son douloureux devoir, rentra à son hôtel. Il s'était retiré dans un grand salon du rez-de-chaussée fermé depuis longtemps, et où la lumière du dehors pénétrait à peine par une fenêtre dont on avait ouvert les volets. La porte s'ouvrit tout à coup et un vieux domestique s'y montra timidement.

— C'est une dame que monsieur le comte attend, dit-il.

Raoul se leva avec impatience.

— Mais je n'attends pers^{on}ne.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que madame de Val-Chesnay était dans le salon. Le vieux domestique sortit à la hâte.

Clotilde s'était arrêtée immobile devant Raoul. Son voile était baissé, laissant entrevoir sa pâleur ardente et ses yeux de flamme. Sous ses vêtements de deuil, relevés d'ornements de jais, sa taille superbe, sa grâce sombre, sa fière beauté, resplendissaient d'un éclat saisissant. Raoul la regardait avec un air d'indécision et de colère. Elle repoussa lentement son voile et attacha sur lui un œil suppliant.

— Que voulez-vous ? dit durement le comte.

— Votre pitié, Raoul.

— Je vous la refuse !

— Il se détourna et fit quelques pas. Puis revenant vers elle :

— Savez-vous qu'il est tué ? reprit-il. Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends ! Si vous le savez, je vous trouve hardie de vous présenter ici !

— Je le savais ! murmura-t-elle.

Elle se jeta sur un divan, cacha sa tête dans la soie des coussins et sanglota. Raoul marcha quelques minutes à grand pas dans l'obscurité de l'immense salon, et, s'arrêtant en face d'elle brusquement :

— De grâce, madame, reprit-il, finissons ! Tout ceci est inutile... et répugnant.

Elle releva le front.

— Mais enfin, dit-elle, savez-vous bien vous-même ce qui s'est passé ? Croyez-vous donc être si étranger à ce malheur... à ce crime... que je venais pleurer avec vous ? N'est-ce pas vous qui m'avez poussée à ce vertige... dont voici les suites ?... Ne m'avez-vous pas demandé mon amour ?... L'ai-je révé, dites ?... Et le jour où il vous a appartenu, ne m'avez-vous pas torturée, humiliée, désespérée... en vous donnant à une autre sous mes yeux ? Et vous me refusez aujourd'hui un mot de pitié... un mot de pardon ?... Et qu'avez-vous pourtant à me pardonner... si ce n'est de vous avoir aimé trop fidèlement à travers ce fantôme d'amour que j'avais saisi dans mon désespoir, parce qu'il était encore un souvenir, une ressemblance de vous, parce qu'il me parlait de vous parce qu'il vous aimait !... Eh ! grand Dieu ! c'est ce qui l'a tué, si vous l'ignorez, car le moment est venu où je me suis réveillée de ce songe avec horreur ; ... je n'ai pu le tromper plus longtemps, — le cri de la vérité s'est échappé de mon cœur, et l'a foudroyé !... Plaignez-le ; moi, je l'envie ! Il ne souffre plus !

Elle plongea son front pâle dans ses mains et se remit à sangloter avec violence.

— Madame, dit Raoul avec gravité, je ne vous reproche rien, et je me reproche amèrement, à moi, la conduite inconsidérée qui a pu vous préparer de telles fautes et de tels chagrins... Je vous en demande même pardon, si vous le voulez. Maintenant vous devez comprendre que nous sommes séparés par le plus profond des abîmes, et que cette explication ne saurait se renouveler ni même se prolonger entre nous sans prendre une couleur odieuse... Allez, je vous en prie.

M. de Chalys, en terminant ces mots, se laissa tomber sur un fauteuil, comme accablé par les sensations pénibles de cette scène. La jeune femme s'était levée.

— Je m'en vais, murmura-t-elle avec douceur. Ne me donnez-vous pas votre main, Raoul.

Raoul fit un geste rapide de refus, et se détourna en appuyant son front sur sa main.

— Ah ! reprit-elle du même accent suppliant, que vous êtes dur ! Je vous demande si peu... moi qui vous avais tant donné ! Est-ce que cet amour enfin, — l'unique de ma vie !... ne me vaudra pas à ce dernier moment... une parole de bonté... de compassion ?... Ah ! soyez sûr que je respecte tout ce qu'il faut respecter ; mais il y a une chose pourtant que je veux vous dire avant de vous quitter... pour toujours sans doute !

Il entendit un bruit de soie froissée : elle s'était mise à genoux et se traînait sur le tapis,

— Raoul, poursuivit-elle, je ne veux rien, je le sais trop... On m'a perdue dès l'enfance en ne me laissant connaître d'autres lois que mes passions ; aussi je n'ai pas un seul mérite au monde, pas une vertu, pas une croyance... Je sais aimer seulement... et je vous aime !... Vous êtes ma religion !... je vous aime... comme je voudrais aimer Dieu ! Ah ! si vous m'aviez mieux connue, vous n'auriez pas tant dédaigné peut-être une tendresse comme la mienne... car je vous jure qu'il n'y en a pas une semblable sous le ciel !... Maintenant tout est fini, je le sens... et il y a presque de la démence à espérer que votre cœur s'ouvre jamais pour moi... Sachez bien cependant... voilà ce que je veux vous dire... sachez que je vous reste consacrée et dévouée... et qu'à l'heure où vous le voudrez... sur un mot, sur un signe... je quitterai tout pour vous suivre au bout du monde à deux genoux, comme votre servante et votre esclave !... Adieu !

Elle saisit une des mains de Raoul, la serra follement sur son sein et la pressa sur ses lèvres. — Raoul se dégagea avec une sorte de violence, releva la jeune femme brusquement, et, se levant lui-même :

— Je vous en supplie !... dit-il d'une voix basse et impérieuse.

Elle était debout, toute frissonnante et comme près de défaillir.

— Dites-moi que je vous fais pitié, murmura-t-elle et je pars !

— Oui, vous me faites grande pitié, Clotilde. Allez.

Elle fixa encore sur lui ses yeux noirs, qui étincelaient sous ses pleurs, soupira longuement et sortit à pas lents.

Le surlendemain, dans la matinée, M. de Chalys remontait en wagon et reprenait le chemin de Férias.

VII

LE CYGNE.

Ce n'était pas sans quelque hésitation que le comte de Chalys avait pris le parti de retourner à Férias. Son bref séjour à Paris et les événements qui l'avaient marqué semblaient avoir rompu le charme dont la main délicate et pure de Sibylle l'enveloppait depuis quelques mois. Il s'était comme éveillé de ce rêve, et il y voyait une sorte d'enfantillage à demi ridicule auquel il s'étonnait de s'être prêté si longtemps. Cette sombre disposition de son esprit ne fit que s'irriter dans le cours du voyage. Le contact de la vie réelle, de ses tristesses et de ses dépravations avait rejeté sa pensée dans tous les découragements et dans toutes les ironies du scepticisme ; la mort sèche et brutale de Gandrax l'avait replongé en pleine matière, son entrevue même avec Clotilde l'avait profondément troublé. Malgré les révoltes de sa conscience, les transports, les ardeurs, les paroles enflammées de la jeune femme avaient fait monter à son cerveau la fumée des amours païennes, et lui laissaient encore dans